



HAL
open science

Les récits de guerre de Soljénitsyne.

Françoise Lesourd

► **To cite this version:**

Françoise Lesourd. Les récits de guerre de Soljénitsyne.. Historial de la Vendée. Alexandre Soljénitsyne. Un géant de la liberté, Invenit, 2023, Sites patrimoniaux Historial de la Vendée, 9782376801191. hal-04603031

HAL Id: hal-04603031

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-04603031v1>

Submitted on 11 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Dans la littérature soviétique, les « récits de guerre » occupent une place spéciale : ils ne dérogent pas aux canons du réalisme socialiste pour décrire cette guerre où les Russes ont joué un rôle essentiel, mais l'amplitude de l'événement, ainsi que la fierté nationale qu'elle a suscitée, autorisent une certaine liberté, la prise de conscience des vraies responsabilités face aux échecs militaires du début et aux victimes.

Ceux de Soljénitsyne (le roman autobiographique inachevé *Aime la révolution !*, les récits « Au hameau de Jéliabouga », « Adlig Schwenkitten », le récit en vers *Le chemin des forçats*). annoncent un aspect décisif de son œuvre : l'attention portée aux « petits faits vrais », et la force du témoignage, qui bouscule les clichés officiels. On sait l'enjeu que représente, sous un régime totalitaire, la mémoire – codifiée ou brute. Significatif est l'échec de Constantin Simonov, qui avait tenté de constituer dans un cadre officiel un fonds d'archives à partir de souvenirs personnels rédigés par d'anciens combattants¹.

Les récits de guerre de Soljénitsyne renvoient tous à la période de sa jeunesse. *Aime la révolution* se situe juste avant et au début de la guerre. Écrit pour l'essentiel à la *charachka*, en 1948, et conservé pendant sept ans par une employée de ce centre de recherches malgré les risques encourus, il lui fut envoyé en 1956, à Riazan où l'auteur s'était installé après sa période de relégation. Il ne sera publié pour la première fois, dans une revue, qu'en 1999.

Le héros, Nerjine (double de Soljénitsyne) ignore, comme la plupart de ses concitoyens, que la guerre approche. Il arrive à Moscou, au MIFLI (le prestigieux institut de philosophie et de littérature). Il veut être écrivain. Mais la guerre le force à rentrer chez lui, à Rostov. Il tente de s'engager, ce qui lui est refusé pour raisons médicales. Le front s'approchant de Rostov, ils sont évacués, lui et sa jeune femme, à Morozovsk, une *stanitsa* cosaque. Puis il est chargé d'accompagner vers l'arrière, vers la steppe, un

¹ Cécile Vaissé, « Souvenirs individuels et archives officielles : les écrivains, les historiens et la Seconde Guerre mondiale, en URSS après Staline », in Emmanuel Bouju (dir.), *L'autorité en littérature*, P. U. de Rennes, 2010.

convoi de chevaux. Enfin le chef du convoi, le lieutenant Titarenko, l'envoie porter un message à Stalingrad (qui n'est pas encore encerclée, on est au tout début de la guerre).

Alors commence un périple extraordinaire, dans la Russie des premiers mois de la guerre. La désorganisation elle-même a des aspects grandioses, épiques : « Voies ferrées! Chemins de fer du premier hiver de la guerre! On les aurait dits à nouveau balayés par les vents de la Guerre civile... » : « Pas d'horaires affichés. Les hauts-parleurs des stations sont muets. Nul ne sait quel train va partir, vers quelle destination, dans combien de temps ». Le trajet vers Stalingrad est jalonné d'épisodes stupéfiants : le poste d'aiguillage où se presse, en dépit des interdits, une foule hétéroclite espérant décrocher une place dans un train, avec son régulateur hébété, à bout de forces ; le train qui semble se diriger vers Stalingrad, où Nerjine, monté au dernier moment, s'aperçoit qu'il est tombé dans un wagon de couvertures ouatinées, où il se creuse une sorte de « terrier » et se laisse glisser dans un sommeil bienheureux...

Les souvenirs de Nerjine ne ressemblent pas à ceux de ses contemporains, à cause de cette dimension presque épique, mais aussi d'une sorte d'allégresse qui porte le héros, même si les aspects tragiques ne sont pas absents (il remarque « des convois en provenance de Leningrad, au début du printemps, avec leur chargement de cadavres vivants »). Sa prise de conscience progressive de l'état réel du pays n'a encore rien d'une contestation : pour l'instant, son énergie intacte, bouillonnante, lui fraye un chemin à travers les obstacles des impératifs officiels : il veut être envoyé au front.

Finalement, il arrive à remettre son message, ce qui lui ouvre le chemin d'une école d'artillerie. Et le roman s'interrompt sur un épisode symbolique : au moment où il grimpe sur un train déjà en marche au risque de glisser sous les roues, le vieux paysan qui le rattrape *in extremis* semble la figure collective de ce peuple dont Nerjine était si loin, comme il le reconnaissait au début du roman : « Où était-il, ce jeune pays au drapeau rouge qu'il avait parcouru jusque là d'un pas léger? Si ces gars-là n'avaient pas parlé russe, Nerjine n'aurait pu croire qu'ils étaient du même coin du monde. Pourquoi pas une seule page de la littérature russe n'avait fait peser sur lui ce regard de milliers, imperturbable, au sombre entêtement [...] Observateurs, eux, les nantis! ils *s'abaisaient* jusqu'au peuple, eux, on ne les

jetai pas à même un sol de ciment. Ah, comment avait-il osé penser écrire l'histoire de ce peuple? ». La découverte des gens, du peuple russe bien réel, fait éclater le moule soviétique, et là commence sa vraie carrière d'écrivain.

Dans *Aime la révolution!* l'expérience personnelle immédiate, les impressions vécues, semblent transcrites sans élaboration visible. Pourtant, elles voisinent encore avec les clichés officiels (« Nerjine vivait dans le meilleur des pays, qui avait déjà dépassé toutes les crises de l'histoire, qui était organisé selon des principes scientifiques, ceux de la raison et de la justice sociale »). Certes, la confrontation à des réalités nouvelles (le convoi de chevaux qu'il escorte, les voies ferrées complètement désorganisées) mine déjà ces clichés, mais implicitement. Deux ans plus tard, les combats auxquels il prendra effectivement part, les faits bruts dans leur acuité, les détruiront tout naturellement. C'est la principale différence qui sépare le roman inachevé des deux récits de guerre. Il y en a une autre : ces derniers, datés de 1998, reprennent la narration à l'époque post-soviétique, la plaçant dans le contexte général du « malheur russe » intemporel.

Si, dans *Aime la révolution!* l'oppression politique est en quelque sorte voilée, c'est par l'ampleur même de la déroute. Comme le constate à ce moment Olga Freidenberg², la cousine de Boris Pasternak : « Il n'y avait rien que ne pussent faire les hommes tout-puissants : tuer, dénaturer, pervertir –, mais en réalité, ils ne pouvaient ni tuer, ni détruire, ni modifier l'échelle des événements [...] Ils n'avaient pas les moyens d'agir sur l'histoire, si omnipotents qu'ils fussent ». Dans ces moments tragiques mais grandioses, la réalité tient à sa merci le tyran lui-même. Ce premier signal imperceptible va peu à peu parvenir à la conscience de l'auteur et réorienter son mode de pensée.

De plus, ce voyage initiatique ramène à la conscience du héros un passé caché très profond : Nerjine est sûr de vivre « dans le meilleur des pays » – mais lequel ? « Ce pays, il lui était récemment poussé un deuxième nom en complément du premier : “Russie” ». « Ce mot, il avait quelque chose de flatteur, d'évocateur, mais [...] il irritait lorsque, avec ses effluves de cyprès et d'encens, ses bouleaux et son chaume, on essayait de masquer ce jeune mot pleine de fraîcheur, “révolution”... » (p. 17).

² (Olga Freidenberg, p. 258, in Boris Pasternak-Olga Freidenberg, *Correspondance 1910-1954*, trad. M. Aucouturier, Paris, Gallimard, 1987).

Mais une interrogation, à peine perceptible, ne cesse d'affleurer : l'autre réalité cachée, celle de la répression, du système concentrationnaire, apparaît de loin en loin, sans vraiment remonter jusqu'à la conscience. Ainsi à Morozovsk, les souvenirs de leur voisin rescapé du bagne, évoquant « l'enfer du camp de Djezkazgan et ses sables jaunes grillés par le soleil... » reste en marge de la conscience : « Tout *cela* était impossible dans la vie normale, en particulier dans leur propre vie » Peut-être certains éléments ont-ils été rajoutés *a posteriori*, soulignant par là-même une dimension du texte : sans qu'on puisse mettre en doute la sincérité de l'auteur, cette œuvre pourrait être appelée « discours de la surdité volontaire ». Quel est ce mécanisme qui empêche de savoir, qui maintient les faits essentiels en marge de la conscience? Même s'il arrivait à Nerjine d'être « glacé par le souffle de ce monde invisible et terrible, si intolérable qu'on n'aurait pu vivre [...] si vraiment il avait existé... », « grâce à une sorte de souplesse intérieure, ses convictions n'en étaient pour autant jamais ébranlées ».

Les récits « Au hameau de Jeliabouga » et « Adlig Schwenkitten », eux, sont des « récits de guerre » au sens strict. L'auteur commande une batterie de repérage par le son, au cœur des combats. Le ton est beaucoup plus âpre, la mort sans cesse présente (en particulier celle du soldat Andreïachine, criblé d'éclats d'obus, une jambe arrachée). Mais le même travail de connaissance se poursuit : les « simples », dit-il, « j'ai appris à les connaître et ils m'ont accepté », d'autant plus que, dans ces situations extrêmes, « qui d'entre nous ici n'a pas une âme simple? ».

L'armée concentre une multitude d'expériences personnelles, où la réalité historique ne peut plus être esquivée : celle d'un jeune intellectuel qui avait vu « la campagne ruinée des années trente, trente et un, [...] les yeux des agonisants [...], les hurlements des paysannes et les pleurs des enfants... », ou de cet agronome qui « prenait soin des jeunes pousses dans les serres quand, tout à côté, de jeunes pousses humaines de deux ans, voire de trois mois, étaient expédiées, dans un gel à pierre fendre, par traîneaux entiers vers des destinations lointaines, pour y mourir ».

Mais c'est le jour où l'auteur partagera effectivement le sort des opprimés (il sera envoyé en camp pour avoir critiqué Staline dans une lettre à un ami) que ses yeux s'ouvriront vraiment, comme en témoigne son récit en vers, *Le chemin des forçats* :

« Avoir des oreilles et ne pas entendre

Avoir des yeux et ne pas voir :

Cette indifférence bovine,

Qu'y a-t-il, Russie, de plus terrible en toi? »

Le récit « Au hameau de Jeliabouga » se termine dans la campagne russe des années 1990. À cette époque, le délabrement des villages, le dénuement des habitants, dénoncent l'inutilité de tous les sacrifices consentis ou plutôt exigés du peuple russe pendant la guerre. C'est la victoire même que les mensonges officiels ont dénaturée : en 1943, dans cette misère incurable (pour les chaussures, « on a beau rafistoler les semelles, les doigts percent au travers »), arriver sur un sol étranger (en Allemagne), « c'est comme si on avait levé brusquement un rideau magique », c'est le vertige... Et les hommes de troupe, « morts dans des convulsions provoquées par le méthylène » après s'être enivrés sans retenue, sont déclarés par les commissaires politiques « morts au champ d'honneur pour la défense de la Patrie ».

En contraste avec *Aime la révolution!*, où l'optimisme et la force vitale du jeune soviétique modèle, idéaliste bien que non dépourvu d'esprit critique, n'ont pas encore été entamés par des découvertes décisives sur l'arbitraire des commissaires politiques, les horreurs de la guerre et du système répressif, les autres récits de guerre annoncent la tonalité d'*Une Journée d'Ivan Denissovitch* et de *L'Archipel du Goulag*.

Plus encore, ces textes font écho à la situation actuelle, où le pouvoir russe, pour justifier ses opérations guerrières, se réfère souvent à la Seconde Guerre mondiale et à sa fin glorieuse. La férocité d'un régime sanguinaire fondé sur le mensonge, le dénuement d'une population privée de tout, et d'abord d'information, perdue au fin fond d'un territoire où les communications restent difficiles – mais avant tout celle du « peuple » avec le pouvoir politique –, tel est le propos essentiel de ces récits de guerre, qui sont plus que jamais à lire et à méditer aujourd'hui.